

MARSILE FICIN DE FLORENCE À LAURENT DE MÉDICIS
(PROLOGUE à la traduction et aux commentaires de Plotin)

trad. H.D. Saffrey, *FZTP* 42 1995 134-151 (légèrement modifiée)

Le grand Cosme, père de la patrie par décision du Sénat, à l'époque où se tenait à Florence, sous le pontificat d'Eugène IV, le concile entre les Grecs et les Latins, a souvent assisté aux discussions sur les mystères platoniciens (de mysteriis Platoniciis) menées par le philosophe grec nommé Gémistos, surnommé Pléthon, c'est-à-dire le second Platon. Aussitôt inspiré (afflatus) par la voix ardente de Pléthon et incité par lui, il conçut dans son esprit sublime une sorte d'académie (Academiam quandam), pour la mettre au monde (pariturus) à la première occasion favorable. Ensuite, alors que ce grand Médicis faisait naître pour ainsi dire ce beau projet, il me désigna pour cette grande œuvre, moi le fils de son médecin préféré, alors que j'étais encore un enfant, et, dans ce but, il prit soin de mon éducation jour après jour. De plus, il s'employa à me procurer tous les livres grecs, non seulement de Platon, mais aussi de Plotin (non solum Platonis, sed etiam Plotini libros Græcos). Ensuite, dans l'année 1463, j'avais trente ans, il me commanda de traduire (mandavit interpretandum) d'abord Hermès Trismégiste, et ensuite Platon. J'ai achevé Hermès en peu de mois, de son vivant, et toujours de son vivant je me suis mis à Platon. Et, bien qu'il eût aussi désiré Plotin, il ne me demanda pas explicitement (nullum fecit verbum) la traduction de Plotin, afin que je ne sois pas écrasé d'un seul coup par un poids trop lourd. Si grande était l'indulgence de ce grand homme pour les siens, si grande sa discrétion pour tous. Pour cette raison, je n'ai pas songé à me mettre à Plotin (nec ego quidem... aggredi Plotinum cogitavi), moi qui n'avais pas deviné sa pensée (quasi nec vates). Cependant, tant qu'il a vécu sur la terre, Cosme a gardé pour lui-même ce désir, mais du haut du ciel (ex alto) il l'a exprimé, ou plutôt il l'a inspiré (expressit vel potius impressit). En effet, au moment où j'ai donné Platon à lire aux Latins, l'âme héroïque (heroicus ille animus) de Cosme a poussé, je ne sais comment, l'esprit héroïque (heroicam mentem) de Jean Pico de la Mirandola à venir à Florence, et lui-même ne savait pour ainsi dire pas comment (et ipse quasi nesciens quomodo). Lui qui était né l'année même où je m'étais mis à Platon, et qui était venu à Florence le jour même et presque à l'heure même où j'ai édité Platon, dans l'instant, après m'avoir salué, il m'interroge au sujet de Platon, et moi de répondre : « Notre Platon aujourd'hui a franchi notre seuil. » Lui donc, m'ayant félicité grandement pour cela, aussitôt, au moyen de quelles paroles, je ne sais, et lui non plus, ne m'a pas seulement suggéré de traduire Plotin (ad Plotinum interpretandum me non adduxit quidem), mais m'y a plutôt vivement poussé (sed potius concitavit). Vraiment, cela semble la main de Dieu (diuinitus profecto videtur effectum) que, au moment où Platon renaissait, pour ainsi dire, Pico le héros, né sous Saturne dans le Verseau (sub Saturno Aquarium possidente), signe sous lequel moi aussi je suis né trente ans plus tôt, et arrivant à Florence le jour même de la parution de notre Platon, m'a révélé d'une manière merveilleuse cet ancien souhait (antiquum illud... votum) au sujet de Plotin du héros Cosme, qui m'était complètement inconnu (mihi prorsus occultum), mais qui lui avait été révélé par le ciel (sed sibi cœlitus inspiratum). » (Saffrey, p. 139-140)

Mais puisque nous avons mis en cause la providence divine (diuinam attigimus prouidentiam) dans notre tâche de philosophe (circa philosophandi officium), il vaut la peine de l'examiner plus longuement. En vérité, *on ne doit pas penser¹ qu'il soit possible d'attirer progressivement (allici paulatim) et de conduire jusqu'au bout (atque perducere) les esprits aigus (acuta... ingenia) et, d'une certaine façon, philosophes des hommes (& quodammodo philosophica hominum [ingenia]) à la parfaite religion (ad perfectam religionem) par aucun autre appât (esca) que celui de la philosophie (alia quædam esca, præterquam philosophica). En effet, les esprits aigus s'en remettent, en majorité, à la seule raison (soli rationi), et, quand ils la reçoivent d'un philosophe religieux (a religioso quodam philosopho), admettent volontiers et vite qu'il existe une religiosité (religionem communem). Et une fois qu'ils y ont goûté, ils passent plus facilement à une forme meilleure de religion (ad meliorem religionis speciem), qui rentre dans le genre commun (sub genere comprehensam).*

C'est pourquoi ce n'est pas sans un dessein de la providence, à savoir appeler à elle-même d'une façon merveilleuse (ad se mirabiliter reuocare) tous les hommes selon la capacité de chacun, qu'il est arrivé qu'une certaine sorte de philosophie religieuse (pia quædam philosophia) est née (nascetur) autrefois, et chez les Perses avec Zoroastre, et chez les Égyptiens avec Hermès, en accord l'un avec l'autre, qu'ensuite elle a été en nourrice (nutriretur deinde) chez les Thraces avec Orphée et Aglaophemus, qu'elle a bientôt été adolescente (adolescet mox) avec Pythagore chez les Grecs et les Italiens, et qu'enfin elle a atteint sa maturité (tandem vero consumaretur) à Athènes avec le divin Platon.

¹ Toute la partie qui suit en italiques se trouve reprise, pratiquement mot pour mot, par Ficin dans une lettre à Janus Pannonius (éd. de Bâle p. 871-872) Jean-Marie FLAMAND,

L'usage antique des théologiens était de cacher les mystères divins (diuina mysteria... obtegere), soit sous les nombres et les figures mathématiques, soit sous les fictions poétiques, afin qu'ils ne risquent pas de devenir accessibles au premier venu (ne temere cuilibet communia forent). Plotin enfin a enlevé les voiles de la théologie (Theologiam velaminibus enudauit), le premier et le seul, comme Porphyre et Proclus en témoignent, il a pénétré d'une façon divine les secrets des Anciens (arcana veterum), mais à cause d'une incroyable concision d'expression (ob incredibiliter cum verborum breuitatem), de la richesse des opinions (tum sententiarum copiam) et de la profondeur de la signification (sensusque profunditatem), il réclame non seulement une traduction littérale, mais aussi des commentaires (non translatione tantum linguæ, sed commentariis indiget). » (Saffrey, p. 143-144)

Nous donc, nous nous sommes efforcés (elaborauimus) de faire connaître et d'expliquer (in [Theologis] traducendis et explanandis), chez Platon et chez Plotin, les Théologiens nommés plus haut (Theologis superioribus), pour que, cette théologie s'avançant en pleine lumière d'une part, les poètes cessent de ranger d'une manière impie dans leurs fables les événements et les mystères de la religion (gesta mysteriaque pietatis) ; d'autre part, que la foule des Péripatéticiens, c'est-à-dire presque tous les philosophes, soit avertie qu'il ne faut pas considérer cette religiosité (de religione ... communi) comme des contes de bonne femme (tanquam de anilibus fabulis). En effet, le monde presque entier, occupé par les Péripatéticiens (à Peripateticis occupatus), est divisé principalement en deux écoles (duas sectas), les Alexandristes et les Averroïstes. Les premiers pensent que notre intellect est mortel (intellectum nostrum esse mortalem), tandis que les autres prétendent qu'il est unique (unicum esse contendunt) : les deux détruisent également le fondement de toute religion (religionem omnem funditus æque tollunt), surtout parce qu'ils semblent nier la divine providence envers les hommes, et de part et d'autre ils ont aussi trahi leur Aristote. L'esprit d'Aristote, aujourd'hui, peu de gens, mis à part le sublime Pico, notre compagnon en Platonisme (complatonicum nostrum), l'interprètent avec le même respect qu'autrefois Théophraste, Thémistius, Porphyre, Simplicius, Avicenne, et récemment Pléthon.

S'il y en a qui pensent qu'une impiété aussi répandue et défendue par des esprits si pointus (tamque acribus munitam ingeniis) peut être effacée dans le cœur des hommes par la seule et simple prédication de la foi (sola quadam simplici prædicatione fidei), sans aucun doute les faits eux-mêmes (re ipsa) rendront évident qu'ils sont très éloignés de la vérité : il y faut une puissance beaucoup plus grande, à savoir ou bien des miracles de Dieu (vel diuinis miraculis), reconnus comme tels partout, ou à défaut une certaine religion philosophique (vel saltem philosophica quadam religione) qui pourra persuader (philosophis) les philosophes bien disposés à l'entendre. De nos jours, la divine providence se plaît à confirmer (confirmare) ce genre de religiosité (ipsum religionis suæ genus) par l'autorité et la raison philosophique (auctoritate rationeque philosophica), tandis que, au temps fixé, elle confirmera par des miracles reconnus par toutes les nations le type le plus vrai de religion (verissimam religionis speciem), comme elle l'a fait quelquefois jadis.

C'est donc, sous la conduite de la divine providence que nous avons traduit (interpretati sumus) le divin Platon et le grand Plotin. Platon [il parle à Laurent de Médicis] nous te l'avons envoyé il y a longtemps pour que, d'une certaine façon, il revive en toi (reuiuisceret), toi celui en qui Cosme a revécu (reuixit), né de nouveau, il a grandi comme on pouvait le souhaiter (ad votum), et maintenant il fleurit heureusement comme un adulte. Mais Plotin, même si c'est à bon droit que je te l'envverrais, voici que je n'ai pas besoin de te l'envoyer, car je le vois qui se hâte lui-même vers ton palais, comme attiré par Platon lui-même de même que le fer par l'aimant (a lapide quodam Herculeo), pour qu'il vive une vie de bonheur avec son Platon, près de toi, Laurent le Magnifique, unique patron des Belles-Lettres. Entends donc Plotin qui parle chez toi avec Platon de tous les mystères de la philosophie (de omnibus philosophimysteriis). Mais avant de l'entendre, lui, il faut écouter Porphyre, son disciple fidèle, qui raconte sa vie, les mœurs et les faits et gestes du Maître, d'une façon concentrée mais véridique (breuissime simul & verissime). Cette *Vie de Plotin* (historiam), notre cher Politiano, ton familier, homme d'un esprit pointu, pense qu'elle est aussi littéraire que philosophique (tam oratoriam quam philosophicam), et par conséquent qu'elle te plaira tout à fait. Enfin, non seulement écoute-les avec bonheur, mais surtout sois tout-à-fait heureux dans la vie. Et, très cher Laurent, je te prie, comme tu m'aimes, d'aimer aussi notre cher Valori, je veux dire Philippe, homme remarquable, qui étudie la sagesse de Platon et t'aime ardemment. »

PROHEMIVM MARSILII FICINI

FLORENTINI IN PLOTINUM

AD MAGNANIMUM LAVRENTIVM MEDICEM PATRIÆ SERUATOREM (1490)

Magnus Cosmus Senatus consulto patriæ pater, quo tempore concilium inter Græcos atque Latinos sub Eugenio Pontifice Florentiæ tractabatur, Philosophum Græcum nomine Gemistum, cognomine Plethonem, quasi Platonem alterum de mysteriis Platonice disputantem frequenter audiuit. E cuius ore feruenti sic afflatus est protinus, sic animatus, ut inde Academiam quandam alta mente conceperit, hanc oportuno primum tempore pariturus. Deinde dum conceptum tantum magnus ille Medices quodammodo parturiret, me electissimi sui medici Ficini filium adhuc puerum tanto operi destinavit : ad hoc ipsum dedicavit in dies. Operam præterea dedit, ut omnes non solum Platonis, sed etiam Plotini libros Græcos haberem. Post hæc autem anno millesimo quadringentesimo sexagesimo tertio, quo ego triagesimum agebam ætatis annum, mihi Mercurium primo Termaximum, mox Platonem mandavit interpretandum. Mercurium paucis mensibus eo vivente peregi ; Platonem tunc etiam sum aggressus. Et si Plotinum quoque desiderabat, nullum tamen de hoc interpretando fecit verbum, ne graviore me pondere semel premere videretur. Tanta erat viri erga suos clementia, in omnes tanta modestia. Itaque, nec ego quidem, quasi nec vates aggredi Plotinum aliquando cogitavi. Verum interea Cosmus, quod vivens olim in terra reticuit, tandem expressit vel potius impressit ex alto. Quò enim tempore Platonem Latinis dedi legendum, heroicus ille Cosmi animus heroicam Ioannis Pici Mirandulæ mentem nescio quomodo instigavit, ut Florentiam, & ipse quasi nesciens quomodo, perueniret. Hic sane quo anno Platonem aggressus fueram natus, deinde quo die & ferme qua hora Platonem edidi Florentiam veniens, me statim post primam salutationem de Platone rogat. Huic equidem Plato noster, inquam, hodie liminibus nostris est egressus. Tunc ille & hoc ipso vehementer congratulatus est, & mox nescio quibus verbis, ac ille nescit quibus ad Plotinum interpretandum me non adduxit quidem sed potius concitavit. Diuinitus profecto videtur effectum, ut dum Plato, quasi renascere, natus Picus heros sub Saturno Aquarium possidente sub quo et ego similiter anno prius trigesimo natus fueram ac perueniens Florentiam, quo die Plato noster est editus, antiquum illud de Plotino herois Cosmi votum mihi prorsus occultum, sed ubi cælitus inspiratum, idem & mihi mirabiliter inspiraverit.

Quoniam vero nunc circa philosophandi officium diuinam attigimus providentiam, operæpretium fore videtur, ut eam paulo latius prosequamur. Non est profecto putandum acuta, & quodammodo philosophica hominum ingenia unquam alia quadam esca, præterquam philosophica ad perfectam religionem allici posse paulatim atque perducere. Acuta enim ingenia, plerunque soli se rationi committunt, cumque a religioso quodam philosopho hanc accipiunt, religionem subito communem libenter admittunt. Qua quidem imbuti ad meliorem religionis speciem sub genere comprehensam facilius traducuntur. Itaque, non absque diuina providentia volente videlicet omnes pro singulorum ingenio, ad se mirabiliter reuocare, factum est ut pia quædam philosophia quondam & apud Persas sub || Zoroastre, et apud Aegyptios sub Mercurio nasceretur, utrobique sibimet consonas nutrire deinde apud Thraces sub Orpheo atque Aglaophemo : adolesceret quoque mox sub Pythagora apud Græcos et Italos tandem vero a Diuo Platone consumaretur Athenis.

Veterum autem Theologorum mos erat, diuina mysteria cum mathematicis numeris & figuris, tum poeticis figmentis obtegere : ne temere cuilibet communia forent. Plotinus tandem his Theologiam velaminib[us] enudauit primusque & solus, ut Porphyrius Proculusque testantur, arcana veterum diuinitus penetrauit. Sed ob incredibilem cum verborum breuitatem, tum sententiarum copiam, sensusque profunditatem, non translatione tantum linguæ, sed commentariis indiget.

Nos ergo in Theologis superioribus apud Platonem atque Plotinum traducendis, & explanandis elaborauimus : ut hac Theologia in lucem prodeunte, & poetæ desinant gesta mysteriaque pietatis impie fabulis suis annumerare : & Peripatetici quamplurimi, id est, philosophi pene omnes amoueantur, non esse de religione saltem communi tanquam de anilibus fabulis sentiendum. Totus enim ferme terrarum orbis à Peripateticis occupatus in duas plurimum sectas diuisus est : Alexandrinam & Auerroicam. Illi quidem intellectum nostrum esse mortalem existimant : hi vero unicum esse contendunt. Vtrique religionem omnem funditus æque tollunt : præsertim, quia diuinam circa homines prouidentiam negare videntur, & utrobique a suo etiam Aristotele defecisse : cuius mentem hodie pauci, præter sublimem Picum complatonicum nostrum ea pietate, qua Theophrastus olim & Themistius, Porphyrius, Simplicius, Auicenna, & nuper Plethon interpretantur. Si quis autem putet tam diuulgatam impietatem, tamque acribus munitam ingeniis sola quadam simplici prædicatione fidei apud homines posse deleri, is a vero longius aberrare, palam re ipsa proculdubio conuincetur : Maiore admodum sic opus est potestate. Id autem est, vel diuinis miraculis ubique patentibus vel saltem philosophica quadam religione philosophis eam libentius audituris quandoque persuasura. Placet autem diuinæ prouidentiae, his seculis ipsum religionis suæ genus auctoritate, rationeque philosophica confirmare : quoad statuto quodam tempore verissimam religionis speciem, ut olim quandoque fecit, manifestis per omnes gentes confirment miraculis.

Diuina igitur prouidentiae ducti diuinum Platonem, & magnum Plotinum interpretati sumus. Platonem quidem ipsum misimus ad te jamdiu, ut apud eum aliquando reuiuisceret, in quo reuixit Cosmus, atque renatus adoleuit ad votum, & feliciter floret adultus. Plotinus vero nunc, et si jure missuri sumus, non tam mittimus quidem, quam spectamus ad tuas ædes ultro : & alacriter prope autem, tanquam ab ipso Platone, velut ferrum à lapide quodam Herculeo raptum : ut penes te, Magnanime Laurenti unice litterarum patrone una cum Platone suo foelicissime uiuat. Audi ergo foeliciter Plotinum de omnibus philosophiæ mysteriis apud te cum Platone loquentem. Sed antequam hunc auscultes, Porphyrius pius eius discipulus tibi auscultandus erit, vitam, mores, gesta magistri, & breuissime simul & verissime narrans. Cuius historiam Angelus Politianus noster, alumnus tuus, acerrimo vir iudicio, tam oratoriam quam philosophicam esse censet, propterea tibi admodum placituram, denique non solum audi foeliciter, sed etiam foelicissime uiue : et quantum nos amas dilectissime Laurenti, tantum præcor nostrum ama Valorem, Philippum inquam egregium virum, & Platonicae sapientiae studiosum, & te ardentem amantem.

